

Quand Dieu donne soif

Daniel D. Jacques

Numéro 308, été 2015

Seul ou avec d'autres, Culture et économie de l'alcool

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/77940ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Jacques, D. D. (2015). Quand Dieu donne soif. *Liberté*, (308), 22–25.

QUAND DIEU DONNE SOIF

« Prenez et buvez-en tous. »

L'alcool et la chrétienté,
une histoire de deux mille ans.

PAR DANIEL D. JACQUES

La religion est le sens et le goût de l'infini.

— Friedrich Schleiermacher

AU cet automne *Le royaume* d'Emmanuel Carrère. Le livre, remarquable à bien des égards, m'a laissé perplexe. L'ouvrage est divisé en deux parties distinctes. La première décrit l'expérience religieuse de l'auteur; la seconde illustre, en s'appuyant sur des faits reconnus et bien des conjonctures personnelles, la construction de ce que nous pourrions nommer, sans trahir le projet de Carrère, le roman des Évangiles. Celui-ci prend comme fil conducteur de sa reconstruction imaginaire l'histoire méconnue de Luc, présenté ici comme un fidèle disciple de saint Paul. Ce qui m'a frappé à la lecture de la première partie, la plus personnelle mais qui me semble la moins réussie, est le ton du témoignage qui n'est pas sans rappeler celui de certains alcooliques décrivant leur déchéance passée. Il en va de même dans cette biographie romancée de soi, un genre d'exercice spirituel inversé, où l'auteur décrit son expérience religieuse comme s'il s'agissait d'une ivresse enfin résolue contre laquelle il faudrait désormais se prémunir afin de n'y point succomber de nouveau, comme le suggère la fin pour le moins ambiguë de l'ouvrage. Toute l'intelligence déployée dans ce livre a pour unique but d'empêcher la rechute dans ce qui s'apparente à une maladie de la raison. C'est ainsi, à la lecture de ces pages, que m'est venue la question que j'entends explorer : existe-t-il un lien insoupçonné entre l'expérience religieuse, telle que nous l'avons connue en Occident sous l'influence du christianisme, et l'ivresse recherchée à travers la consommation de l'alcool? Plus encore, se pourrait-il que cette dernière nous indique un aspect commun aux sociétés nées sous l'influence de cette religion?

Un premier fait, pour ainsi dire massif, incontournable, s'impose à nous dès lors que l'on aborde la question. Sur le plan de la géographie, l'aire de la consommation d'alcool, sous ses diverses formes, correspond, grosso modo, à celle de l'Occident chrétien. Ce que nous pourrions nommer l'usage de l'alcool s'étend de la Russie à l'Irlande en passant par l'Italie, sans oublier bien sûr le Québec, constituant une communauté continue de buveurs impénitents. Et la diversité des alcools à la grandeur des territoires conquis par le christianisme est aussi étendue que celle des expressions de la foi : vin, bière, scotch, vodka, rhum et combien d'autres boissons? On pourra sans doute répondre que le lien que l'on tente d'établir par ce rapprochement des espaces est bien ténu et que ce présumé fait n'est qu'un aspect mineur de l'héritage culturel de l'Antiquité, transmis à travers la chrétienté médiévale et l'Europe moderne, à savoir l'usage généralisé du vin. Il a été établi par les historiens que le vin fut consommé dans tout le bassin méditerranéen, depuis les époques les plus reculées, notamment parce que l'eau y était bien souvent insalubre. On y buvait donc du vin à la fois pour le plaisir que cela procure et par mesure d'hygiène.

L'argument a sans doute quelque pertinence, mais il est remarquable qu'une part importante des citoyens de nombreux pays méditerranéens, autrefois grands consommateurs de vin, pensons à tout le Moyen-Orient, soient aujourd'hui abstèmes. Or, il n'est pas sans intérêt pour notre propos que le motif de cette abstinence acquise sur le tard soit d'ordre religieux. En effet, comme chacun le sait, l'islam, tout comme le bouddhisme et certaines branches de l'hindouisme d'ailleurs, proscrirent la consommation d'alcool. Notons en passant que certains interprètes plus libéraux estiment que ni le Coran ni la sunna n'interdisent de boire de l'alcool. Ce qui serait explicitement proscriit dans les Écritures, c'est l'ivresse. La proscription aujourd'hui en vigueur dans l'ensemble de l'Islam serait le fait de la tradition des jurisconsultes. Je ne

désire pas m'introduire dans ces discussions qui me sont étrangères, mais je signale simplement que le Coran dit dans une sourate : « Ô les croyants ! Le vin, le jeu de hasard, les pierres dressées, les flèches de divination ne sont qu'une abomination, œuvre du Diable. Écartez-vous-en, afin que vous réussissiez » (Al Maida 5:90). Toujours est-il que la présence de cette prescription au sein de l'Islam explique que ces pays se soient détachés du continent de buveurs qu'est devenue alors l'Europe chrétienne. Partant de ce dernier constat, on peut alors se demander, sans aucune intention d'impiété, si la culture chrétienne comporte une disposition spirituelle cachée favorisant l'usage général des boissons alcoolisées.

Notons d'abord que les Saintes Écritures n'interdisent nullement une consommation modérée de l'alcool, au contraire, puisque certains passages semblent en recommander l'usage. Le vin, pour ne prendre qu'un exemple, est ainsi décrit comme une « bénédiction de Dieu » dans les psaumes. D'autre part, Jésus lui-même, à l'imitation duquel chaque croyant est convié, fut critiqué par ses adversaires d'être « un mangeur et un buveur », comme il est écrit dans les évangiles de Marc et de Luc. Ajoutons à cela que le Christ a invité ses disciples à partager le vin lors du dernier repas, une agape que reproduiront tous les chrétiens au fil des siècles. On peut d'ailleurs trouver déconcertant, particulièrement si l'on éprouve certaines difficultés avec l'alcool et que l'on est catholique, que le Christ ait choisi le vin comme étant la substance la plus appropriée pour la conversion de son sang lors de l'eucharistie. Il lui aurait sans doute été possible de choisir une autre boisson, à moins bien sûr que ce choix, si déterminant pour l'avenir des communautés chrétiennes, ait une signification cabalistique qui nous échappe. Dès lors, il sera difficile pour l'Église, qui proclama le dogme de la transsubstantiation, de réprouver entièrement l'usage de l'alcool. Il ne s'agit pas bien sûr de prétendre que l'Évangile ou l'Ancien Testament incitent les fidèles à une consommation excessive de l'alcool, ce qui serait non seulement inexact, mais ridicule, car la Bible contient de nombreux passages condamnant l'ivresse. L'Église catholique, pour ne nommer que celle-ci, si elle n'interdit pas l'usage de l'alcool, prône à ce sujet la plus grande modération, rejoignant ainsi le Conseil des Anciens philosophes. S'il y a donc un lien entre le développement historique du christianisme et l'usage généralisé de l'alcool en Occident, manifestement, celui-ci ne trouve pas sa justification dans l'exégèse biblique.

Peut-être nous faut-il nous écarter ici de ce que le christianisme dit de lui-même, en tant qu'enseignement spirituel, pour envisager ce qu'il est dans sa réalité, notamment sociale et politique. Nous pourrions alors nous tourner vers l'une ou l'autre de ces interprétations matérialistes de la

religion qu'ont inventées les philosophes depuis l'époque des Lumières. Prenons, par exemple, le plus célèbre d'entre eux. Marx n'est-il pas connu de tous pour avoir affirmé que la « religion est l'opium du peuple », ce qui, avouons-le, se dit mieux que « l'alcool du peuple », bien que cette dernière expression puisse fort bien traduire l'esprit de la célèbre formule et serait mieux adaptée à la situation européenne ? Pour Marx et ses si nombreux disciples athées, la religion n'est jamais qu'un phénomène dérivé témoignant d'une réalité trop souvent déniée et occultée pour les raisons que l'on sait. Tout comme l'alcool a le pouvoir insigne de délivrer le réel de sa pesanteur, voire de tous les soucis qui nous accablent ; de même, la religion, par la contemplation du ciel, permet au croyant de détourner le regard du spectacle désolant de sa propre aliénation.

Toutes ces pensées sont trop bien connues pour qu'on s'y attarde plus longuement, mais retenons que la religion, n'étant pas présentée comme une solution à l'angoisse des hommes, mais bien au contraire comme une dimension constitutive de leur aliénation, pourrait susciter un puissant désir de se perdre, notamment dans l'alcool. En d'autres

termes, si l'usage excessif de l'alcool est l'une des expressions de l'aliénation humaine, il s'ensuit que la religion chrétienne, en contribuant à cette aliénation générale de tous en société, favorise l'usage commun de tous les instruments de déni, à commencer par la bière, si abondante, le vin, si délicieux, et les innombrables spiritueux que nous avons su, savamment, inventer afin de noyer notre misère commune. Il y aurait donc dans cet appétit pour ainsi dire universel des Occidentaux pour les alcools de toutes sortes

une volonté secrète de déni du monde réel.

Bien sûr, bien sûr, ce ne sont pas tous les consommateurs de boissons alcoolisées qui sont ivrognes et il y a une certaine exagération à ne voir dans l'usage du vin ou de tout autre alcool qu'un acte de déni, voire une paresse intellectuelle à laquelle il faut savoir résister. Pour ma part, je serais porté à envisager les choses autrement, en me rapprochant cette fois de Max Weber. Ce dernier est fort connu pour avoir notamment développé la théorie selon laquelle le capitalisme serait l'enfant imprévu et non désiré du protestantisme. Se pourrait-il alors, en mimant ici cette célèbre thèse, d'envisager que le christianisme soit le père absent d'un monde imprégné d'alcool ?

Rappelons que le christianisme, il faut relire saint Paul pour s'en convaincre, fut d'abord une secte apocalyptique, annonçant à ses fidèles la disparition prochaine du monde tel qu'ils l'ont connu. L'annonce de la parousie prochaine et le passage des fidèles au paradis témoignent du singulier désir qui prend forme à cette époque de parvenir à ce que



« Un démon cruel et redoutable »

DOCUMENT. Dans son adresse *Aux Canadiennes* (1909), Laure Conan exhortait vertement les femmes à participer à la lutte contre l'alcoolisme, responsable de l'aliénation du peuple canadien-français. Elle en faisait à la fois une question de santé publique et de conservation de la nation.

MESDAMES, Voici des années déjà que la lutte contre l'alcool est, chez nous, vigoureusement menée.

Devant les ravages de ce mal, qui nous avilit, qui ruine notre sang, l'Église et l'État se sont émus, se sont unis et, à travers le pays, il y a eu un grand mouvement de tempérance. [...]

L'on me charge, Mesdames, de vous dire ce que la patrie attend de vous en ce grave péril. Daignez m'accorder une attention sérieuse. Il s'agit de tout notre avenir. Intérêts physiques, intérêts moraux, intérêts nationaux, intérêts éternels, tout est en jeu.

Avez-vous compris? dans le mouvement de tempérance, avez-vous mis votre influence – cette influence si puissante? Êtes-vous bien sûres, Mesdames, d'être innocentes de nos maux?

Je vous entends vous récrier : « Mais qui désire plus que nous voir l'ivrognerie disparaître? qui en a le plus souffert?... »

Ah! oui, je le sais, de ce vice hideux qui prive l'homme de son intelligence, de sa raison, de son cœur humain, la femme a souffert!

Vous avez, Mesdames, le besoin d'admirer et d'aimer. Votre sensibilité est délicate, vive, profonde. Si la vue d'un homme ivre dégoûte tout être raisonnable, qu'est-ce pour vous de voir un père, un frère, un époux, un ami, changé en énergomène grotesque, féroce, ou gisant ignoble, sans vie comme si son âme immortelle l'avait abandonné. [...]

Un démon cruel et redoutable entre tous. Il fait d'une créature divine un être abject et maudit et il a

la puissance de tout détruire. La terre ne serait pas assez vaste pour contenir ses ruines. Et il n'y aurait plus un endroit pour poser le pied à sec, si les larmes pouvaient égaler les douleurs.

L'ALCOOLISME est le crime de tous les peuples, l'opprobre universel de la race humaine.

Les ravages de ce mal épouvantable n'alarment pas seulement l'Église. Le péril alcoolique préoccupe aussi fortement les économistes, les législateurs, tous les esprits sérieux.

Il est maintenant prouvé, avéré que l'alcool est un poison qui fait lentement mais infailliblement son œuvre de mort dans l'organisme humain. Six cent soixante-dix-sept médecins de la province de Québec viennent de l'attester solennellement; au grand congrès anti-alcoolique international tenu en Hollande l'an dernier, tous les médecins l'ont affirmé, et à l'appui de cette vérité ils ont fourni d'abondantes et irréfutables preuves. La science contemporaine a, sur ce point, fait la lumière. Même chez les buveurs qui ne sont pas des ivrognes, l'intelligence s'altère, s'affaiblit, la volonté s'affaisse, les forces diminuent. Et les effets de l'intempérance ne s'arrêtent pas à l'individu qui s'en rend coupable. Ils ont une portée incalculable, car l'alcool empoisonne les sources de vie.

Le buveur lègue à ses enfants un sang vicié, corrompu; et du peuple le plus sain, le plus viril, l'alcoolisme fera fatalement un peuple de dégénérés, de rachitiques, de détraqués. [...]

Le Canada n'a pas une population de huit millions et il consomme annuellement pour \$ 125,000,000 de

liqueurs enivrantes. La seule province de Québec dépense en spiritueux \$ 25,000,000, somme cinq fois supérieure à son revenu annuel.

C'est dire, Mesdames, que nous allons à l'empoisonnement national, à la déchéance de la race.

« **S**I L'ALCOOLISME disparaissait de la terre, disent les économistes, il n'y aurait plus guère de pauvreté : la prospérité serait générale. »

Et comment ne pas les croire quand on sait quelles sommes fantastiques l'intempérance prélève sur les hautes et les basses classes du monde civilisé?

Notre pays est l'un des moins alcoolisés, et il est prouvé qu'on y dépense beaucoup plus pour les liqueurs que pour le pain et la viande réunis. D'après les statistiques, la consommation des spiritueux nous coûte annuellement \$ 125,000,000.

\$ 125,000,000 de dépense directe! Et si l'on pouvait évaluer le tort que l'alcool fait à la richesse publique!

Il y a les millions honteusement dévorés par les vices où l'alcoolisme conduit fatalement; il y a les forces vives et le travail perdus, les pertes immenses résultant des accidents, des désastres dont l'intempérance est la cause; il y a les frais de l'assistance publique accordée aux alcooliques, les frais de l'administration de la justice, etc.

Ne faudrait-il pas tripler les \$ 125,000,000?

Tout cela sacrifié à une passion ignoble qui rend grotesque, qui abrutit, qui crétinise, qui couche au tombeau... Fut-il jamais un gaspillage plus insensé, plus épouvantable?

Avec ce colossal amas de millions comme on développerait rapidement le pays! Quel essor on donnerait à l'éducation, à la colonisation, à l'agriculture, au commerce, à l'industrie, à toutes les activités. **L**

Laure Conan, *L'obscur souffrance suivi de Aux Canadiennes*, Québec, Imprimerie de l'action sociale, 1919, 112 p.

nous pourrions appeler aujourd'hui une « réalité augmentée ». À cela s'ajoute, dans les appels du Christ aux apôtres notamment, une dévalorisation de la vie ordinaire – mariage, famille, travail, etc. – au détriment d'une forme d'existence supérieure dont la vie claustrale est l'un des modèles, ce qui n'est manifestement pas le cas de l'islam et du judaïsme, notons-le. Enfin, chez certains Pères de l'Église, comme chez plusieurs penseurs chrétiens plus tardifs, la religion du Christ semble porter à la haine du moi, le « haïssable moi » disait si bien Pascal, rappelant ainsi que l'homme ne saurait se réconcilier avec lui-même sans la grâce de Dieu.

Il y a donc, au cœur même de la foi chrétienne, une irréductible aspiration à une autre existence que celle qui nous est offerte par la recherche des plaisirs naturels, une volonté sourde, en somme, de se déprendre à la fois de soi-même et des infinies pesanteurs qui s'attachent à l'existence dans ce monde. Nous qui nous savons finis, ne serait-ce que parce que nous nous expérimentons tels dans le doute, le désir, l'espoir et la peine, ne sommes-nous pas ce que nous sommes parce que précisément nous portons en nous-mêmes, au tréfonds de nous-mêmes, l'espérance lointaine d'une vie de plénitude faite d'infini et de perfection? Tous les psychologues du monde auront beau rattacher laborieusement cette aspiration

toute spirituelle au tournoiement divers de nos systèmes neuronaux, il n'en reste pas moins que nombre d'entre nous, si ce n'est chacun pour soi, s'expérimentent, jour après jour, sous le mode d'une finitude traversée par le désir d'être autre. Or, se pourrait-il, finalement, que ce soit cette aspiration qui cherche à se dire, bien imparfaitement, voire maladroitement, dans l'usage parfois immodéré que nous faisons de l'alcool? Il y aurait donc derrière toutes ces grandes et petites déchéances que cause l'usage du vin et d'autres boissons alcoolisées un puissant et profond désir, bien humain, trop humain. On comprend alors qu'une religion qui nourrit de manière parfois excessive un tel appétit de plénitude, voire d'extase, peut aussi, par effet secondaire, pousser certains à se perdre dans l'ivresse. Le vin et toutes ces boissons enivrantes seraient donc, pour tous ceux, innombrables, qui n'ont pas la force d'âme des anachorètes, la voie conduisant à des extases mineures, de dérisoires et occasionnelles sorties de soi.

Mais alors qu'en est-il de notre soif inextinguible pour toutes ces boissons alcooliques dès lors que notre monde semble s'éloigner toujours davantage des préceptes de la religion chrétienne et que plusieurs, depuis plus d'un siècle, n'hésitent pas à prophétiser la mort de Dieu? Ne devrions-nous pas constater une réduction significative de notre consommation d'alcool – ce qui n'est manifestement pas le

cas –, dès lors que la spiritualité qui a donné naissance à un tel désir exalté de plénitude n'exerce plus qu'une influence marginale sur les consciences? On pourra toujours répondre que la recherche de tous les plaisirs matériels, devant une mort laissée sans signification par l'effacement de toute transcendance, a désormais remplacé notre ancien appétit pour l'infini dans son rôle historique, contribuant autrement à l'essor du commerce des alcools, mais c'est là une suggestion trop pieuse à mon goût. Pour bien comprendre ce qu'il en est, il faudrait plutôt établir ce qui subsiste en nous de l'esprit du christianisme alors même que nous complétons notre sortie de cette religion qui fut si intimement la nôtre et qui a si puissamment pétri notre imaginaire, mais c'est là

une discussion qui nous entraînerait trop loin de notre sujet.

Toutes ces réflexions ne forment qu'un jeu, un jeu bien sérieux, avouons-le, mais un jeu tout de même. Certains, parmi les plus croyants, se sentiront peut-être offensés que l'on puisse rapprocher l'objet de leur espérance la plus profonde de l'usage général que nous faisons de l'alcool en Occident, et je peux bien les comprendre. Je n'ai toutefois pas la prétention, par ces quelques mots jetés sur le papier au passage, de résoudre la multitude de questions que soulève un pareil rapprochement du plus sublime et du plus trivial. Si le fait est massif

en ce qu'il se présente à l'esprit avec évidence, soit la correspondance entre les aires d'influence du christianisme et celle de la consommation généralisée de l'alcool, il ne s'ensuit pas que son explication présente une semblable clarté. Pour plusieurs aujourd'hui, l'alcoolisme est considéré comme un trouble de la personnalité alors que la consommation d'alcool si répandue dans nos sociétés serait l'expression d'un malaise collectif, mais bien peu parmi nous songent encore à envisager ces phénomènes humains comme étant l'expression d'une dérive spirituelle ou d'une incapacité morale. J'ai cherché tout au plus à montrer par ces pensées vagabondes que l'intelligence que nous pouvons offrir d'un tel fait de société prend, au final, sa source dans la représentation que nous avons ultimement de notre être. Ainsi, comme l'affirmait Héraclite aux étrangers venus le visiter, « les dieux sont aussi dans la cuisine », comme quoi il n'y a pas de petite question, quand bien même ne discuterions-nous que de bière et de vin, mais que de pauvres réponses. **L**

Daniel D. Jacques enseigne la philosophie au cégep Garneau (Québec). Il est l'auteur de *La fatigue politique du Québec français* (Boréal, 2008) et de *La mesure de l'homme* (Boréal, 2012).

Sur le plan de la géographie, l'aire de la consommation d'alcool correspond à celle de l'Occident chrétien.